

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 20 août 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Anniversaire de la Fondation de l'Abelle.

NOTRE EDITION

DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abelle si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

Nouvelle Baisse.

La grève des télégraphistes, qui a causé de graves inquiétudes, est à peu près terminée, et de la plus heureuse façon, car il est entendu que la solution définitive sera laissée à un arbitrage équitable qui effacera les froissements et harmonisera les intérêts.

Dans toutes les grandes villes des Etats-Unis les télégraphistes sont retournés à leurs postes hier; le service s'est effectué de façon on peut dire régulière et on peut espérer en toute confiance que d'ici quelques jours il sera aussi complet et aussi prompt sur toute l'étendue de l'Union Américaine qu'il l'était antérieurement.

Ainsi, cette grève qui menaçait de entraver la vie nationale aura été, en somme, assez bénigne et n'aura entraîné aucune catastrophe; il faut en féliciter ceux qui y étaient directement intéressés.

La reprise de travail par les télégraphistes, est en outre, une preuve que la grève s'était pour rien dans la crise qui a éclaté ces jours derniers dans le grand centre financier des Etats-Unis, New York. L'annonce d'une entente, tout au moins temporaire, sinon définitive entre les compagnies de télégraphe et leurs employés n'a, en effet, nullement empêché les valeurs sur le marché de subir une nouvelle baisse, et une baisse assez considérable pour que la confiance soit ébranlée si une réaction ne se produit pas.

Les chefs de ces dernières persisteraient à accuser le gouvernement d'avoir provoqué la baisse actuelle par ses poursuites contre les trusts, mais le président Roosevelt n'est peut-être pas éloigné de la vérité quand il dit que les trusts eux-mêmes ont amené la situation difficile actuelle.

On peut donc conclure que la baisse d'hier et d'avant-hier a été provoquée de propos délibéré par les trusts et les grandes corporations, pour jeter la discorde sur le gouvernement et influencer l'opinion publique. Mais il en sera pour leurs frais, et dans la guerre qu'il leur fait le gouvernement sera soutenu par la nation entière.

Allemagne.

La "Norddeutsche Allgemeine Zeitung" écrit: "La presse étrangère a entouré la visite que l'empereur a rendue à l'occasion de son voyage en Scandinavie à l'ex-impératrice Eugénie d'une légende d'après laquelle, sur la demande de l'impératrice, l'empereur François-Joseph aurait servi d'intermédiaire dans l'affaire de cette visite. L'impératrice aurait ainsi l'occasion pour communiquer à l'empereur des secrets jusqu'à présent bien gardés d'une grande importance politique. Nous pouvons constater que cette histoire est de pure invention. La visite de l'empereur sur la "Thistle" n'était nullement préparée; ce n'est qu'un jour avant que l'empereur a appris, par hasard, la présence de l'impératrice Eugénie à Mølle."

WEST END.

La brise qui souffle chaque soir du Lac est si agréable que vivifiant pour ceux qui vont se reposer des fatigues de la journée à West End.

Le concert de l'orchestre, la représentation de vaudeville et les vues animées du kinodrome augmentent le plaisir et s'applaudissent par des milliers de personnes.

WHITE CITY.

La popularité d'"Oivette" et de la troupe Olympia qui interprète si brillamment la jolie opérette, d'Audran, croît à chaque représentation. Chaque soir de la semaine le Casino de la White City sera rempli par une foule qui applaudira avec enthousiasme la musique et les artistes.

Le lieutenant-gouverneur Sanders.

Le lieutenant-gouverneur J. Y. Sanders, candidat au poste de gouverneur, est revenu hier matin à la Nouvelle-Orléans de sa résidence d'été située près de Covington. Il a été très occupé la journée entière à son bureau dans le Godchar Building.

Le Dr. Pollock accusé.

La première accusation de violation de l'ordonnance requérant les médecins de signaler au Bureau de Santé les cas de tuberculose a été formulée hier à la seconde cour criminelle de cité par M. William Ardill, agent du Bureau, contre le Dr. Ernest Pollock, qui demeure à l'angle des rues Françoise et Dauphine.

Indisposition soudaine.

En retournant à son domicile situé à l'angle des rues Josephine et S. Claiborne, l'autre nuit à minuit et quelques minutes, Mlle Florence Orr, une jeune personne de dix-huit ans, a été soudainement indisposée en passant rue Jackson près de la rue S. Robertson. Elle avait visité sa tante, qui demeure dans le voisinage, et était accompagnée de son fiancé, M. Peter Unterstein, qui demeure rue Josephine, 1728.

Retablissement de l'agent Vauquelin.

L'agent Félix Vauquelin, qui a été blessé il y a deux mois par un Italien à l'angle des rues Bourgogne et Toulouse, est à peu près remis de sa blessure. Il a visité hier le poste central et déclaré qu'il espérait reprendre son service très prochainement.

DEPECHEES Télégraphiques

La situation à Casa Blanca.

Casa Blanca, lundi, 19 août.—Malgré les grandes pertes qui leur ont été infligées hier par les mitrailleuses du camp français, les Marocains ont tenté, ce matin, une nouvelle attaque des positions occupées par la colonne du général Ducloux. Le combat a été de courte durée.

Les troupes françaises, secondées par les canons des croiseurs, ont fait pleuvoir un feu d'enfer sur les cavaliers arabes qui bientôt lâchèrent pied et s'enfuirent en déroute abandonnant de nombreux morts et blessés sur champ de bataille.

On estime que dans les combats de dimanche et de ce matin les Marocains ont eu plus de 2000 tués.

L'affaire Hau.

Karlsruhe, Allemagne, 20 août.—Les membres de la famille Molitor ont publié, ces jours derniers, plusieurs lettres compromettantes dans l'intention de contrecarrer les efforts des avocats de Karl Hau, qui, depuis la condamnation de ce dernier par la cour d'assises de Karlsruhe, cherchent à réunir des preuves tendant à la disculpation de leur client.

Ces lettres ont un jour nouveau sur la façon dont la défense envisageait le cas de Hau avant le procès.

Dans une de ces lettres, envoyée le 19 avril, le Dr Dietz, principal avocat de la défense, écrivait à Mme Hau ce qui suit:

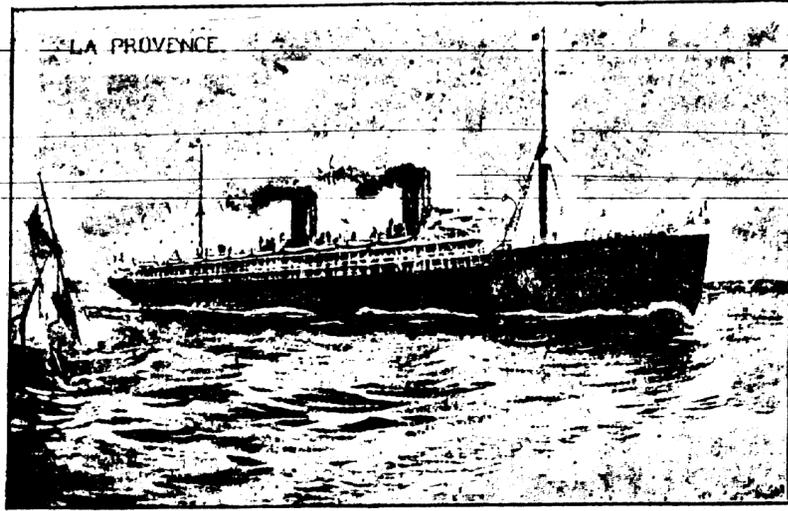
"Telle que l'affaire se présente aujourd'hui, il n'y a aucun espoir d'acquiescement."

M. Dietz ajoutait qu'il avait l'espoir que le professeur Aschaffenburg, expert en maladies mentales, déclarerait que Karl Hau ne pouvait être tenu responsable de ses actes qu'à un degré limité et que le jury ne rendrait pas un verdict de meurtre "avec préméditation".

L'état de santé de Richard Mansfield.

Saranac Lake, N. Y., 20 août.—M. Richard Mansfield a déclaré de prolonger son séjour à Amperand de quelques semaines.

A toutes les enquêtes faites sur la santé du célèbre acteur par les nombreux visiteurs qui se rendent à Amperand, son frère Félix répond qu'il n'est survenu aucun changement dans son état.



UN RECORD. Il appert du rapport officiel du surintendant aux Etats-Unis des mailles étrangères, que la transmission la plus rapide des matières postales entre New York et Paris s'est faite en 1906 par la "Provence", le Cernier vapeur ajoutée à la flotte de la compagnie française.

Inauguration du monument élevé à la mémoire des Pèlerins.

Discours du président Roosevelt.

Provincetown, Mass., 20 août.—La pose de la première pierre du monument élevé à la mémoire des Pèlerins a donné lieu aujourd'hui à une cérémonie imposante à laquelle ont pris part le président Roosevelt, le gouverneur Guild et plusieurs notables de l'état du Massachusetts.

La petite ville de Provincetown, gaie et décorée pour la circonstance, a fait un accueil enthousiaste aux milliers de visiteurs venus de toutes les parties de la Nouvelle Angleterre.

A l'ancre, dans la petite rade, on remarquait huit cuirassés et plusieurs yachts de plaisance entièrement pavés.

A 9 heures la coque blanche du yacht présidentiel "Mayflower" se dessine nettement au large du Cap Cod et une heure plus tard l'élegant petit navire vient jeter l'ancre en face des cuirassés, salué par les détonations de l'artillerie.

Le président Roosevelt descend immédiatement à terre où il est reçu par un comité spécial qui le conduit à Town Hill, l'emplacement, sur lequel s'élèvera le monument et où une immense estrade a été construite pour la circonstance.

Après quelques paroles de bienvenue prononcées par le gouverneur Guild le président Roosevelt prend la parole en ces termes:

"Ce n'est pas trop de dire que l'événement commémoré par le monument que nous inaugurons aujourd'hui a été l'un de ces rares événements que l'on peut appeler en toute bonne foi d'importance mondiale."

"L'arrivée des Puritains, il y a trois siècles, a dessiné les destinées de ce continent et partant profondément affecté la destinée du monde entier."

"Des hommes d'autres races, Français, Espagnols, Hollandais, Allemands, Ecossais et Suédois, ont formé, avant la Déclaration d'Indépendance, des colonies sur le territoire qui est ac-

tuellement les Etats-Unis, et depuis lors d'autres émigrants de toutes les parties de l'Europe sont venus grossir la population de notre pays, mais ce sont les Anglais qui en colonisant la Virginie et le Massachusetts ont donné la première forme à notre développement national."

Après avoir rappelé en termes élevés quelle fut la vie de ces pèlerins et montré ce que fut leur œuvre dans le pays, le président Roosevelt établit une comparaison entre les générations précédentes et la génération actuelle et demande à ses auditeurs de ne pas s'écarter de l'idéal des premiers colons.

Passant ensuite à la politique du gouvernement fédéral, le président s'exprime en ces termes: "Les profonds changements qui se sont manifestés dans les conditions de notre vie nationale nécessitent certains changements dans nos lois et nos méthodes de gouvernement."

"L'expérience a démontré qu'il est nécessaire d'exercer un contrôle beaucoup plus efficace sur l'accumulation des vastes fortunes et sur les opérations des corporations dans leur négoce entre les divers Etats."

"Lorsque la constitution a été promulguée aucune des conditions créées par le commerce moderne n'existait."

"Ces conditions sont nouvelles et nous devons trouver des moyens nouveaux pour lutter efficacement contre elles."

"Dans le courant des six dernières années nous avons prouvé qu'il n'y a aucune corporation, aussi puissante soit-elle, qui puisse s'élever au-dessus des lois du pays."

Pendant la panique qui s'est emparée du marché des valeurs, j'ai naturellement reçu un nombre considérable de requêtes et d'avis, publiés et privés, me priant de dire ou de faire quelque chose pour remédier à la situation."

Les troubles financiers actuels s'étendent au monde entier. Ils se font sentir dans les Bourses de

Paris et de Berlin et les conséquences anglaises sont au plus bas.

A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Le crois cependant qu'un grand nombre de ces troubles sont dus à des questions qui ne touchent pas particulièrement les Etats-Unis et à des questions qui n'ont rien à voir avec les actes du gouvernement, mais il ne peut aussi qu'ils soient dus à la détermination du gouvernement de punir certains auteurs immornellement riches, qui sont responsables de quelques uns de ces troubles—au moins jusqu'au point d'avoir poussé ces individus à se combiner pour effectuer la plus forte pression financière qu'il soit possible afin de jeter le discrédit sur la politique du gouvernement et y faire échec, pour recouvrer tout en toute quiétude du fruit de leurs mauvaises actions.

"Il est possible que ces individus aient trompé de nombreuses personnes en leur faisant croire qu'un changement dans la politique du gouvernement est nécessaire. Si en est ainsi je le regrette; mais cela ne changera rien à mon attitude. Laissez-moi vous dire, une fois pour toutes, que ce qui me concerne il n'y aura aucun changement dans la politique générale du gouvernement pendant les dix-huit mois qui restent de mon administration et que tous mes efforts tendront à faire honnêtement observer la loi."

"Je désire qu'il n'y ait aucune erreur sur ce point. Il est oiseux de me demander de ne pas poursuivre de criminels, riches ou pauvres."

Notre but est d'aider tous les honnêtes gens, toutes les honnêtes corporations; et notre politique signifie en dernière analyse une expansion saine et loyale et d'activité commerciale, d'honnêtes négociants et d'honnêtes corporations."

"Nous devons tous travailler corps et âme à l'amélioration réelle et permanente qui élèvera notre civilisation démocratique à un niveau de sécurité et d'utilité."

Morte sans secours.

Seule, sans secours, Annie Schmeckers, âgée de 24 ans et native de St Louis, est morte hier entre trois et quatre heures du matin à sa résidence, rue Bienville, 742.

Le commissaire du coroner, Davis, a délivré le permis d'inhumation à des amis de la défunte.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

No 2 Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

PREMIERE PARTIE

LA MARTYRE BAILLONNÉE

SOIR BANGLANT

ardemment, plus résolument, que dans la séparation et la désespérance.

Puis, il y avait leur enfant, leur cher petit Etienne!

"Si j'allais le voir!... pensait Solange avec un soubit battement de cœur. Pierre songe à le changer d'air. Peut-être me ménage-t-il la surprise..."

L'ébauche d'idées ne s'acheva pas.

Un bruit soudain fit tressaillir Mme d'Herquancy.

C'était un mugissement, un roulement d'automobile. Le véhicule s'arrêtait en arrière, à l'angle d'une route laquée à toute vitesse, il la rattrape, la dépasse, avant qu'elle ait le temps d'observer ce qui se passe. Tourbillon indistinct, obscur d'ail-leurs, car les lanternes n'étaient pas allumées. Un peu d'ombre déchiquée dans l'ombre muette de soir.

Solange est un frisson. Mais son anxiété ne dura pas.

"Même si ces fous étaient de mes relations, ils n'auraient pas distingué mes traits, sous mon voile, dans le noir, et avec leur vitesse inouïe..."

Pourtant, comme la voiture avait pris par le chemin du bord de l'eau, la jeune femme ralentit sa marche avant de s'y risquer. Précaution excessive. Le temps de s'en aviser seulement, la vertigineuse machine devait être bien loin.

"Pierre l'a entendue. Pierre

doit se tourmenter pour moi. Or il compte mes pas, les yeux sur sa montre, depuis l'arrivée du train."

Ah! Pierre... Ce nom, cette image, dans l'âme ardente, que la mélancolie envire, que la présence toute proche reconquiert. Enfin!... Enfin!... Voici la nappe scintillante de la rivière, où se concentre le jour mourant. Cette terrasse, avec sa charmille déféssée, est celle du petit chalet, Solange croit voir la grille s'ouvrir. Elle s'élançait... Elle va se blottir sur le cœur de son cœur...

Ce fut à cette minute précise que la comtesse d'Herquancy entra dans un enfer sans nom.

Le trouble d'abord d'entendre éclater à peu de distance le bruit de l'automobile, qui se remettait en marche.

La voiture s'était donc arrêtée ici, tout près de la maison!

Comment?... Mais quoi, mon Dieu!... Elle revenait en arrière!

La masse sombre du véhicule, toujours sans lanternes allumées, se rapprochait, lentement d'ailleurs. Et Solange eut la sensation effrayante que l'allure du mystérieux équipage se mesurait à la sienne.

La comtesse le voyait arriver au-dessus d'elle avec des ralentissements, des hésitations, qui semblaient copiés sur ses démarches chancelantes. Elle distinguait maintenant un coq-pilonnaire

avec deux milbonnettes alourdies de fourrures sur le siège de devant. Impossible de discerner les visages, ni de savoir s'il se trouvait quelqu'un d'autre à l'intérieur.

Une angouaise paralysa Solange. Des lambeaux de réflexions tourbillonnaient dans sa tête. On l'appela. Ces gens venaient établir l'identité de la promise nuptiale. Retournerait-elle sur ses pas? Pourrait-elle le sur ses pas? Pourrait-elle se courir, en passant outre au chalet, pour donner le change? Mais jusqu'où irait elle ainsi? Elle ne pouvait songer à laisser l'automobile, n'importe quelle part, dans aucune de ces demeures que la saison faisait inhabitées.

La seule chose possible — elle s'en rendit compte et l'instinct l'y poussa — était de se réfugier dans l'aille où Pierre l'attendait.

Derrière la grille close, encombée, ils bravaient tout. Excepté la bravement d'un commissaire de police. Mais, cela, elle ne pouvait le croire.

Son mari, s'il la soupçonnait, recourrait aux pires vengeances, sauf à l'abjecte intervention des argousins. Elle n'avait donc qu'à entrer au plus vite. Pierre occupait le chalet sous un faux nom. Et personne, dans la nuit maintenant tombée, ne s'apercevrait que, sous l'épaisse voilette de dentelle, se dissimulait le visage de la comtesse d'Herquancy.

Le courage revint à Solange.

Le refuge des bras si chers, du cœur si fort, lui parut soudain follement désirable, dans le silence perdu de la nuit, sous la menace indéfinissable. Une attirance invincible la jeta en avant, vers cette grille, au delà de laquelle serait le salut, l'intimité, la sollicitude indéfinie, les caresses berceuses, les deux mots qui rassurent.

Un bond, et elle s'y trouva. Oui, Pierre, se tenait là, à l'attendre. Elle perçut le mouvement de sa main sur la serrure, le frottement de ses habits contre le rideau de lierre, presque sa respiration.

S'il ne se hasardait pas au dehors, pour la guetter c'est que, lui aussi, s'alarmait du va-et-vient de l'automobile, s'imposait, à cause d'elle, la prudence.

Elle chuchota, par un interstice du volet de fer:

"C'est moi."

Puis, comme la voiture suspecte stoppait juste derrière elle, dans son dos, tout près, Solange, prise de frayeur, tira violemment le timbre.

La sonnerie vibra.

Ce cri de métal dans l'immense calme nocturne, comme il devait résonner ensuite, éternellement, au fond de son être, glas affreux!... L'air en tremblait encore, — telle fut la foudroyante rapidité de ce qui venait, — l'air ne tremblait encore, quand les yeux de la malheureuse furent vu l'incalifiable.

Le moment même où elle son-

comme était entré l'acier mortel dans cette chair adouci.

Elle hurla. Un cri affreux déchira sa gorge, l'épouvanta elle-même comme une attestation de son indolable souffrance et de la réalité de ce cauchemar.

Pierre!... Pierre!... gémit-elle, en se jetant vers ce visage, vers cette tête atrocement inerte.

Elle n'eut pas le temps de l'attendre, avec ses mains, avec ses lèvres. Un voile épais, une lourde étoffe s'enroula contre sa figure, l'avouglant, la baillonnant.

On la souleva, on l'emporta. Elle eut le sentiment que c'était vers la maison, et aussi la certitude de ce qu'elle avait perdu consciemment, le meurtrier n'était pas seul.

Elle crut que sa dernière heure était venue, et elle anéant. Au lieu de la poignarder, on l'étonifait. La respiration lui manqua. Tant mieux! Béné soit la main brutale qui l'unissait à Pierre! Dans un instant, elle ne souffrirait plus.

Un seul éclair de regret pour la vie. Leur fils... leur petit Etienne!... Tous deux lui manquaient à la fois! Que deviendrait-il? Qu'en ferait-on?...

Le désir fou de l'insatiablement dominé même cette angouaise. Ne plus voir!... Ne plus savoir!... Solange s'abîma dans le vertige final... L'infortunée!... Ce n'était qu'une défaillance.